

## Le Parfum

### *L'histoire*

Début XVIII<sup>e</sup> naît Grenouille, sinistre personnage enfanté parmi les poissons et les détritiques, initialement voué à y pourrir. Cependant, doué d'un formidable instinct de survie, l'abandonné Jean-Baptiste Grenouille braille, hurlant jusqu'à ce que « la chose » soit découverte et sa mère décapitée pour infanticide.

Ainsi débute l'histoire de Grenouille, curieux personnage doué d'un sens olfactif exceptionnel. Secrètement hargneux et mauvais comme une teigne, l'enfant erre de maison en maison, sans cesse rejeté par des nourrices le jugeant par trop goulu. Finalement placé chez un tanneur qui lui confie les tâches les plus pénibles, Jean-Baptiste profite de l'heure libre qui lui est allouée chaque jour pour arpenter les rues de la capitale à la recherche de nouvelles odeurs.

Sa vie est bouleversée lorsqu'un parfum inconnu lui parvient lors de l'accession au trône de Louis XV. Poursuivant cette nouvelle senteur à travers la capitale, Grenouille traverse la Seine et découvre finalement une jeune fille rousse laissée seule dans un jardin. Afin de s'emparer de son odeur pour l'étudier à sa guise, le jeune tanneur étrangle l'inconnue, sans se soucier des conséquences de son acte. Car Grenouille est un être à part, rusé, intelligent, se consacrant entièrement à sa science olfactive.

Son talent lui permet peu après d'entrer au service de Giuseppe Baldini, parfumeur renommé à court d'inspiration. Grenouille fait alors la fortune du commerçant, restant quant à lui dans l'ombre, toujours insatisfait de ses créations pourtant jugées divines par la haute société. Las de ne pas atteindre la perfection, Grenouille quitte Paris pour Grasse. Au service d'un autre parfumeur, notre curieux héros découvre alors les nombreuses techniques employées afin d'extraire l'essence de chaque odeur. Suivies de multiples expériences, ces découvertes lui permettront finalement de posséder l'odeur de femmes dont le parfum naturel lui paraît proche de la perfection. S'ensuivent alors une série de meurtres et la collection d'essences humaines prélevées sur les jeunes filles assassinées, tout autant de monstruosité pourtant perçues par le héros comme de simples nécessités expérimentales. Grenouille parvient ainsi à créer le parfum idéal, celui qui fera de lui l'objet de toutes les attentions et lui octroiera un pouvoir de séduction sur les hommes inégalé jusque-là. C'est pourtant une fin bien sordide qui attend Jean-Baptiste, une fin à l'image de l'atrocité du personnage, qui finit dévoré par d'autres hommes après s'être aspergé de son parfum.

### *Critique*

Succès mondial depuis sa parution en 1985, *Le parfum* de Patrick Süskind est l'un des rares best-sellers à avoir fait partie des meilleures ventes pendant deux décennies ; s'il a su immédiatement trouver des échos favorables au sein de la presse et du public, ce roman est également parvenu à séduire un public jeune et adolescent, génération après génération.

Mais quelles raisons à ce succès ? Car l'intérêt de l'œuvre peut tirer sa source d'éléments bien différents : l'histoire sordide du jeune Grenouille et les cheminements pervers de sa vie abominable ; un style neutre et plaisant allié à un narrateur dont le ton ironique invite à se rire du personnage et de toutes les horreurs qui l'entourent ; ou bien encore la fascination que les sciences olfactives parviennent finalement à exercer sur le lecteur. En réalité, c'est sans doute la

combinaison de ces divers éléments, le mélange de ces ingrédients hétéroclites qui ont finalement permis au *Parfum* de conquérir un si grand nombre de lecteurs.

Egalement objet de fascination, Grenouille est un personnage neutre, sombre mais insondable, un monstre transparent que le lecteur peine à cerner. Découvert par un narrateur ironique et distant, Grenouille se dévoile peu à peu, dépeint par une voix sans opinions préconçues, tandis que sa description presque impersonnelle fait écho à l'absence d'odeur qui caractérise le corps de ce meurtrier. Le tout forme une alchimie réussie faisant ressortir un manque de personnalité, voire une absence d'âme chez ce premier rôle effroyable. Dès lors il est impossible de s'attacher à Grenouille, et c'est presque avec sang froid que nous le suivons pas à pas sur le chemin de ses crimes.

Lorsqu'il évoque Paris et l'agglomération d'hommes qui la caractérise, Patrick Süskind a recours à un style direct et violent qui lui permet de mettre en valeur l'odeur de la capitale, élément central dans ce roman qui débute par une description de la puanteur parisienne et oppose finalement cette puanteur au parfum monstrueusement divin élaboré par Grenouille. Peut-être à l'origine des meurtres perpétrés par ce personnage, la ville sera critiquée à de multiples reprises pour son odeur, sa crasse et sa misère dégoulinant de vices et de maladies. Offrant de nombreuses opportunités à ses habitants, Paris a pourtant ses limites ; ce sont elles qui forcent finalement Grenouille à entamer son voyage vers Grasse, ville où sont produites les meilleures essences dont usent les parfumeurs pour leurs créations.

Ce voyage permet justement à l'auteur d'insister longuement sur un autre thème central dans le livre : la solitude. Lors de son passage en Auvergne, on voit en effet s'opérer un rapprochement entre Grenouille et l'animal sauvage qui ira toujours en s'accroissant, rapprochement d'autant plus plausible que le nom de Grenouille établit déjà une certaine liaison entre lui et le monde animal. Seul, Jean-Baptiste est enfin heureux, loin des hommes et de leurs odeurs dérangeantes. Cet état de satisfaction sommaire prend fin le jour où le personnage découvre qu'il n'a lui-même pas d'odeur. Cette découverte entraîne fatalement Grenouille vers sa perte, de ses meurtres calculés à sa fin répugnante.

Très riche en descriptions olfactives, le roman prend une tournure particulière lorsqu'aux descriptions de lieux se superpose la caractérisation des odeurs. *Le Parfum* est somme toute un ouvrage très réussi dont le succès devrait à nouveau rebondir avec la sortie d'une adaptation au cinéma en 2006.

### **Extraits**

« Au XVIII<sup>e</sup> siècle vécut en France un homme qui compta parmi les personnages les plus géniaux et les plus abominables de cette époque qui pourtant ne manqua pas de génies abominables. C'est son histoire qu'il s'agit de raconter ici. Il s'appelait Jean-Baptiste Grenouille et si son nom, à la différence de ceux d'autres scélérats de génie comme par exemple Sade, Saint-Just, Fouché, Bonaparte, etc., est aujourd'hui tombé dans l'oubli, ce n'est assurément pas que Grenouille fût moins bouffi d'orgueil, moins ennemi de l'humanité, moins immoral, en un mot moins impie que ces malfaisants plus illustres, mais c'est que son génie et son unique ambition se bornèrent à un domaine qui ne laisse point de traces dans l'histoire : au royaume évanescant des odeurs.

A l'époque dont nous parlons, il régnait dans les villes une puanteur à peine imaginable pour les modernes que nous sommes. Les rues puaien le fumier, les arrière-cours puaien l'urine, les cages d'escalier puaien le bois moisi et la crotte de rat, les cuisines le chou pourri et la graisse

de mouton ; les pièces d'habitation mal aérées puaiement la poussière renfermée, les chambres à coucher puaiement les draps graisseux, les courtpointes moites et le remugle âcre des pots de chambre. Les cheminées crachaient une puanteur de soufre, les tanneries la puanteur de leurs bains corrosifs, et les abattoirs la puanteur du sang caillé. Les gens puaiement la sueur et les vêtements non lavés ; leur bouches puaiement les dents gâtées, leurs estomacs puaiement le jus d'oignons, et leurs corps, dès qu'ils n'étaient plus tout jeunes, puaiement le vieux fromage et le lait aigre et les tumeurs éruptives. Les rivières puaiement, les places puaiement, les églises puaiement, cela puait sous les ponts et dans les palais. Le paysan puait comme le prêtre, le compagnon tout comme l'épouse de son maître artisan, la noblesse puait du haut jusqu'en bas, et le roi lui-même puait, il puait comme un fauve, et la reine comme une vieille chèvre, été comme hiver. Car en ce XVIII<sup>e</sup> siècle, l'activité délétère des bactéries ne rencontrait encore aucune limite, aussi n'y avait-il aucune activité humaine, qu'elle fût constructive ou destructive, aucune manifestation de la vie en germe ou bien à son déclin, qui ne fût accompagnée de puanteur.

Et c'est naturellement à Paris que la puanteur était la plus grande, car Paris était la plus grande ville de France. Et au sein de la capitale il était un endroit où la puanteur régnait de façon particulièrement infernale, entre la rue aux Fers et la rue de la Ferronnerie, c'était le cimetière des Innocents. Pendant huit cents ans, on avait transporté là les morts de l'Hôtel-Dieu et des paroisses circonvoisines, pendant huit cents ans on y avait jour après jour charroyé les cadavres par douzaines et on les y avait déversés dans de longues fosses, pendant huit cent ans on avait empli par couches successives charniers et ossuaires. Ce n'est que plus tard, à la veille de la Révolution, quand certaines de ces fosses communes se furent dangereusement effondrées et que la puanteur de ce cimetière débordant déclencha chez les riverains non plus de simples protestations, mais de véritables émeutes, qu'on finit par le fermer et par l'éventrer, et qu'on pelleta des millions d'ossements et de crânes en direction des catacombes de Montmartre, et qu'on édifia sur les lieux une place de marché.

Or c'est là, à l'endroit le plus puant de tout le royaume, que vit le jour le 17 juillet 1738, Jean-Baptiste Grenouille. C'était l'une des journées les plus chaudes de l'année. La chaleur pesait comme du plomb sur le cimetière, projetant dans les ruelles avoisinantes son haleine pestilentielle, où se mêlait l'odeur des melons pourris et de la corne brûlée. La mère de Grenouille, quand les douleurs lui vinrent, était debout derrière un étal de poissons dans la rue aux Fers et écaillait des gardons qu'elle venait de vider. (...) Elle n'avait qu'une envie, c'était que cette douleur cessât, elle voulait s'acquitter le plus vite possible de ce répugnant enfantement. C'était son cinquième. Tous les autres avaient eu lieu derrière cet étal et, à tous les coups, ç'avait été un enfant mort-né ou à peu près, car cette chair sanguinolente qui sortait là ne se distinguait guère des déchets de poisson qui gisaient sur le sol, et ne vivait d'ailleurs guère davantage, et le soir venu, tout cela était balayé pêle-mêle et partait dans des carrioles vers le cimetière ou vers le fleuve. C'est ce qui allait se passer une fois de plus (...). Et quand les douleurs se précisèrent, elle s'accroupit et accoucha sous son étal, tout comme les autres fois, et trancha avec son couteau à poisson le cordon de ce qui venait d'arriver là.

(...) Mais voilà que, contre toute attente, la chose sous l'étal se met à crier. On va y voir et, sous un essaim de mouches, au milieu des entrailles et des têtes de poissons, on découvre le nouveau-né, on le dégage. On le confie d'office à une nourrice, la mère est arrêtée. Et comme elle ne fait aucune difficulté à avouer qu'elle aurait sûrement laissé crever le marmot, comme du reste les quatre précédents, on la traduit en justice, on la condamne pour infanticide réitéré et, quelques semaines plus tard, on lui coupe la tête en place de Grève. »